

In Memoriam

Philippe Malrieu (1912-2005)

Alain Baubion-Broye

Professeur émérite de psychologie à l'université Toulouse 2-Le Mirail, Philippe Malrieu est décédé le 27 février 2005, à Toulouse à l'âge de 93 ans. Après des études secondaires à Carcassonne et supérieures au lycée Louis-Le-Grand, il entre à l'École normale supérieure en 1931. Il y suit les enseignements de Jean Cavailles qui influenceront les choix de son parcours intellectuel. Il assiste en Allemagne aux cours de Heidegger en 1933-1934. Il s'en détourne résolument lorsque le philosophe affiche au grand jour son adhésion au régime nazi. Il rédige son diplôme de fin d'études sur *La conception de l'action technique chez Marx et Heidegger*. Il obtient l'agrégation de philosophie en 1938 et enseigne cette discipline à Colmar (1938-1939), à Guéret (1940-1947), à Montpellier (1947-1951). C'est dans cette période qu'il noue des contacts avec Ignace Meyerson, chargé d'enseignement en psychologie expérimentale à la Faculté des lettres de Toulouse et avec Jean-Pierre Vernant.

Philippe Malrieu est nommé chargé d'enseignement à la Faculté de Toulouse en 1953, puis professeur en 1955. Au sein de l'Institut de psychologie de cette Faculté, il organise la licence de psychologie et, avec Antoine Léon, les diplômes de psychopédagogie, psychopathologie et psychologie du travail. Dans le même mouvement, il crée une équipe de recherche qui sera reconnue comme équipe de recherche associée au CNRS (ERA 130) et, par la suite, comme laboratoire associé, toujours au CNRS « Personnalisation et changements sociaux » qui, sous cet intitulé, est

habilitée depuis 1992, comme équipe d'accueil à l'université de Toulouse 2-Le Mirail.

Tant que ses forces lui parurent suffisantes, Philippe Malrieu a participé aux activités de ce laboratoire, il a contribué à ses recherches et à son animation avec une fécondité intellectuelle, une vitalité et une régularité exceptionnelles.

Sa vie durant, Philippe Malrieu s'est passionné pour les problèmes que pose aux hommes leur devenir dans l'histoire de leur société et de la civilisation. Comme chercheur, il était convaincu qu'une psychologie scientifique, non dogmatique, ouverte aux autres sciences humaines avait son mot à dire non seulement dans les conditions de ce devenir et dans l'orientation de cette histoire mais aussi dans les luttes, toujours à mener, pour affirmer les valeurs de justice, de fraternité, de liberté auxquelles, en tant que citoyen il a consacré, inlassablement, ses engagements personnels et collectifs.

Il resta fidèle à « ses ami(e)s du laboratoire "Personnalisation et changements sociaux" », « sa deuxième famille », comme il disait, à l'Occitanie (à sa langue, à ses poètes), curieux et questionneur, affectueusement attentif aux autres, jusque dans les derniers jours de son existence.

L'œuvre de Philippe Malrieu est importante. Elle constitue une référence pour beaucoup de chercheurs en psychologie et en éducation.

Élaborée durant une cinquantaine d'années, elle est dédiée à une psychologie génétique, indissociablement sociale, qui s'intéresse, certes à l'enfance et à l'adolescence, mais qui, comme il le soutient, doit aller au-delà et éclairer les actes de socialisation des hommes tout au long de leur existence. Dès ses premiers ouvrages, *Les émotions et la personnalité de l'enfant*, sa thèse principale publiée chez Vrin en 1952 puis rééditée dans un version revue et augmentée en 1967, *Les origines de la conscience du temps : les attitudes temporelles de l'enfant*, sa thèse secondaire (publiée aux PUF en 1953), comme dans ses nombreux articles sur l'acquisition du langage, la socialisation, les apprentissages culturels, les apports de la psychologie historique, etc. Malrieu réfute les modèles réductionnistes des conduites, qu'ils soient structuralistes, behavioristes, biologistes, réflexologistes ou inspirés de la phénoménologie.

Dans une position très proche de celles de Wallon et de Meyerson, il considère, en effet, que ces modèles privilégient peu ou prou l'idée de « fonctions-facultés » substantialisées, cloisonnées, immuables. De la sorte, ils sous-estiment, à ses yeux, « les interactions du type de la causalité ou de type de l'inhibition réciproque » entre comportements émotionnels et affectifs, comportements sur les objets et comportements dirigés, aidés ou contraints par les relations interpersonnelles. Ces modèles tendent, par là, à méconnaître la spécificité des conduites humaines et leur inscription dynamique dans les systèmes sociaux et culturels qui les suscitent, souvent en conflits, par la médiation d'autrui : éducateurs, pairs, partenaires, etc.

Malrieu a opté pour une investigation des mécanismes de la vie psychologique qui conjugue une approche évolutionniste et une approche dialectique. L'une de ses visées, (qu'il partage avec Meyerson) est de savoir pourquoi et comment de nouvelles conduites apparaissent, d'expliquer ce qui, en elles, procède mais diffère profondément de « l'ancien ».

Malrieu l'a continûment démontré, les transformations des conduites au cours de l'ontogenèse ne sont pas plus les effets mécaniques des influences de la maturation biophysique que des influences sociales. Ces deux séries d'influences, considérées séparément ou par addition, ne peuvent constituer des « principes explicatifs » de ces transformations. C'est que, pour Malrieu, le sujet « se fait » agent des multiples situations et épreuves de son développement. En celles-ci, non seulement il s'adapte, est réactif mais il est actif dans l'objectivation et la « reprise » de ces influences : il les anticipe, les modifie,

s'en déprend, en choisit certaines ; il est actif dans l'autofaçonnement de ses propres conduites par les significations qu'il leur accorde dans les différents milieux et temps de sa socialisation. La contribution de Malrieu à la connaissance des activités de socialisation prend ainsi sa pleine originalité dans la nécessité, qu'il justifie avec vigueur dans toutes ses publications, d'étudier conjointement les activités, relativement autonomes, de subjectivation et de personnalisation. C'est dans *La formation de la personnalité* – tome 5 du *Traité de psychologie de l'enfant*, dirigé par Hélène Gratiot-Alphandéry et René Zazzo (Paris : PUF, 1973) – co-écrit avec Suzanne Malrieu et Daniel Wildlöcher, que se trouve, sans doute, la formalisation la plus synthétique et la plus complète de son modèle.

Rappelons, en résumé, que pour Malrieu la socialisation présente deux versants d'apparence contradictoire. Celui d'un assujettissement aux règles et normes des systèmes institutionnels qui, pour autant que le sujet s'y conforme, peuvent favoriser ses adaptations sociales (familiales, scolaires...). Celui d'une construction subjective des instances organisatrices d'images et d'un idéal de soi, de ses liens avec les autres, au travers d'expériences qui le confrontent et l'initient en quelque manière aux institutions et à un monde d'œuvres.

« Se personnaliser écrit Malrieu, c'est définir et choisir entre les institutions celles qui permettent au sujet d'affirmer son identité, notamment dans des œuvres qui portent sa marque. C'est ensuite s'associer, dans les conflits qui opposent les groupes, à ceux qui sont susceptibles de reconnaître cette identité. Mais c'est aussi, en présence d'une évolution sociale qui semble s'imposer comme un destin, prendre assez de recul pour saisir l'histoire des institutions, les conquêtes réalisées, ce qui les menace, ce qui leur permettra de se poursuivre... » (*Dynamiques sociales et changements personnels*. Paris : Éd. du CNRS, 1989, p. 273).

Dans son dernier ouvrage, *La construction du sens dans les dires autobiographiques* (Ramonville : Érés, 2003), Malrieu établit, au plus précis et en brillante forme, une nouvelle définition des exigences théoriques et méthodologiques, des buts mais également des difficultés d'une analyse approfondie (qu'il qualifie de « psychosociale ») des rapports selon lesquels s'interconstruisent, dans des histoires singulières et collectives, les processus de socialisation et de personnalisation. De ces processus, la psychologie doit spécifier et expliquer le rôle dans la quête et *l'invention des valeurs* et *d'un sens* que les sujets, en eux-

mêmes lieux et acteurs d'une histoire, cherchent à donner à leur existence. Aux risques de l'échec ou de l'aliénation. Là est, selon Malrieu, un des caractères « du drame et du pari des actes humains ».

Ces propositions sont au centre de la psychologie à laquelle ses travaux concourent puissamment. La psychologie, écrit-il, « ne peut contribuer à la construction du sens qu'à la condition à la fois de reconnaître les déterminants organiques, sociaux, culturels des conduites et de se placer sur le terrain où les incitations qui viennent à l'individu de ses milieux sont confrontées par lui, de telle sorte qu'il s'instaure en sujet : qu'il évalue chacune de ses entreprises en la regardant du point de vue des autres, qu'il en détecte les conflits ou les convergences pour inventer les nouveaux milieux, les œuvres neuves qui lui permettent de renouveler ses propres structures... La psychologie ne peut se mettre en face de cette tâche qu'à la condition de considérer les processus de personnalisation comme partie intégrante, fondamentale, de son objet... » (*Ibid.*, p. 12).

Bien qu'il n'en ait pas systématiquement étoffé l'argument, P. Malrieu, à l'instar de Wallon, a toujours considéré que la psychologie peut fournir des indications solides sur le plan des problèmes de l'éducation. Si, selon lui, elle le peut c'est à partir de ce qu'elle sait de la genèse des conduites et de leurs conflits, et des situations qui favorisent, en réponse à ces conflits, les initiatives de l'enfant et de l'adolescent dans la construction de leurs projets et du sens dont ils les dotent. Cette construction subjective

– nécessairement intersubjective – relève au cours de leur socialisation, notamment, de leur capacité à « extraire des images de l'homme que sa société lui propose, celles dont il croit qu'elles annuleront les souffrances ou les angoisses de son passé [nées aussi de leurs divisions internes], qu'elles exalteront les attentes qu'il n'a pu satisfaire » (« Les œuvres et la genèse des actes de conscience », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1983 t. 80, n° 3, p. 197-220).

Mais, pour Malrieu, les travaux de la psychologie (comme ceux de la pédagogie, de la sociologie, de l'histoire) doivent également renseigner sur les obstacles sociaux et culturels auxquels, dans leurs milieux de vie, se heurtent les choix des sujets. La personnalisation ne peut s'accomplir sans la prise en compte – la conscience collective – de ces obstacles. Pour les chercheurs et les praticiens de la psychologie et de l'éducation, c'est une obligation scientifique de les connaître, une des fins de leur action d'aider à concevoir les conditions subjectives et sociales de leur dépassement.

Au développement et à l'approfondissement de ces perspectives, plusieurs générations de chercheurs (qu'il a formés) ont coopéré avec Philippe Malrieu, en particulier dans le laboratoire « Personnalisation et changements sociaux ». C'est à l'enrichir encore, par le débat, et à la diffuser dans la communauté scientifique que les travaux de ce laboratoire continuent de prétendre ; désormais sans lui, mais sous l'éclairage de l'œuvre qu'il a léguée.